

cinq lieues d'eau, tandis que les régions équatoriales, rejetées au pôle, auraient formé des plateaux élevés de cinq lieues !

— Quel changement ! fit Johnson.

— Oh ! cela n'effrayait guère les savants.

— Et comment expliquaient-ils ce bouleversement ? demanda Altamont.

— Par le choc d'une comète. La comète est le *Deus ex machina* ; toutes les fois qu'on est embarrassé en cosmographie, on appelle une comète à son secours. C'est l'astre le plus com plaisant que je connaisse, et, au moindre signe d'un savant, il se dérange pour tout arranger !

— Alors, dit Johnson, selon vous, M. Clawbonny, ce bouleversement est impossible ?

— Impossible !

— Et s'il arrivait ?

— S'il arrivait, l'équateur serait gelé en vingt-quatre heures !

— Bon ! s'il se produisait maintenant, dit Bell, on serait capable de dire que nous ne sommes pas allés au pôle !

— Rassurez-vous, Bell. Pour en revenir à l'immobilité de l'axe terrestre, il en résulte donc ceci : c'est que si nous étions pendant l'hiver à cette place, nous verrions les étoiles décrire un cercle parfait autour de nous. Quant au soleil, le jour de l'équinoxe du printemps, le 23 mars, il nous paraîtrait (je ne tiens pas compte de la réfraction), il nous paraîtrait exactement coupé en deux par l'horizon, et monterait peu à peu en formant des courbes très-allongées ; mais ici, il y a cela de remarquable que, dès qu'il a paru, il ne se couche plus, il reste visible pendant six mois ; puis son disque vient raser de nouveau l'horizon à l'équinoxe d'automne, au 22 septembre, et, dès qu'il s'est couché, on ne le revoit plus de tout l'hiver.

— Vous parliez tout à l'heure de l'aplatissement de la terre aux pôles, dit Johnson ; veuillez donc m'expliquer cela, M. Clawbonny.

— Voici, Johnson. La terre étant fluide aux premiers jours du monde, vous comprenez qu'alors son mouvement de rotation dut repousser une partie de la masse mobile à l'équateur, où la force centrifuge se faisait plus vivement sentir. Si la terre eût été immobile, elle fut restée une sphère parfaite ; mais, par suite du phénomène que je viens de vous décrire, elle présente une forme ellipsoïdale, et les points du pôle sont plus rapprochés du centre que les points de l'équateur de cinq lieues un tiers environ.

— Ainsi, dit Johnson, si notre capitaine voulait nous emmener au centre de la terre, nous aurions cinq lieues de moins à faire pour y arriver ?

— Comme vous le dites, mon ami.

— Eh bien, capitaine, c'est autant de chemin de fait ! Voilà une occasion dont il faut profiter !

Hatteras ne répondit pas. Evidemment, il n'était pas à la conversation, ou bien il l'écou tait sans l'entendre.

— Ma foi ! répondit le docteur, au dire de certains savants, ce serait peut-être le cas de tenter cette expédition.

— Ah ! vraiment ! fit Johnson.

— Mais laissez-moi finir, reprit le docteur, je vous raconterai cela plus tard ; je veux vous apprendre d'abord comment l'aplatissement des pôles est la cause de la précession des équinoxes, c'est-à-dire pourquoi, chaque année, l'équinoxe du printemps arrive un jour plus tôt qu'il ne le ferait, si la terre était parfaitement ronde. Cela vient tout simplement de ce que l'attraction du soleil s'exerce d'une façon différente sur la partie renflée du globe terrestre située à l'équateur, qui éprouve alors un mouvement rétrograde. Subséquentement, c'est ce qui déplace un peu ce pôle, comme je vous l'ai dit plus haut. Mais, indépendamment de cet effet, l'aplatissement devrait en avoir un plus curieux et plus personnel, dont nous nous apercevions si nous étions doués d'une sensibilité mathématique.

— Que voulez-vous dire ? demanda Bell.

— C'est que nous sommes plus lourds ici qu'à Liverpool.

— Plus lourds ?

— Oui ! nous, nos chiens, nos fusils, nos instruments !

— Est-il possible ?

— Certes, et par deux raisons : la première, c'est que nous sommes plus rapprochés du centre du globe, qui, par conséquent, nous attire davantage ; or, cette force attractive n'est autre chose que la pesanteur. La seconde, c'est que la force de rotation, nulle au pôle, étant très-marquée à l'équateur, les objets ont là une tendance à s'écartier de la terre ; ils y sont donc moins pesants.

— Comment ! dit Johnson, sérieusement, nous n'avons donc pas le même poids en tous lieux ?

— Non, Johnson ; suivant la loi de Newton, les corps s'attirent en raison directe des masses, et en raison inverse du carré des distances. Ici, je pèse plus parce que suis plus près du centre d'attraction, et sur une autre planète, je pèserais plus ou moins, suivant la masse de la planète.

— Quoi ! fit Bell, dans la lune ?

— Dans la lune, mon poids, qui est de deux cents livres à Liverpool, ne serait plus que de trente-deux.

— Et dans le soleil ?

— Oh ! dans le soleil, je pèserais plus de cinq mille livres !

— Grand Dieu ! fit Bell, il faudrait un cri alors pour soulever vos jambes ?

— Probablement ! répondit le docteur, en riant de l'ébahissement de Bell ; mais ici la différence n'est pas sensible, et, en déployant un effort égal de muscles du jarret, Bell sautera aussi haut que sur les quais de la Mersey.

— Oui ! mais dans le soleil ? répétait Bell, qui n'en revenait pas.

— Mon ami, lui répondit le docteur, la con-

séquence de tout ceci est que nous sommes bien où nous sommes, et qu'il est inutile de courir ailleurs.

— Vous disiez tout à l'heure, reprit Altamont, que ce serait peut-être le cas de tenter une excursion au centre de la terre ! Est-ce qu'on a jamais pensé à entreprendre un pareil voyage ?

— Oui, et cela termine ce que j'ai à vous dire relativement au pôle. Il n'y a pas de point du monde qui ait donné lieu à plus d'hypothèses et de chimères. Les anciens, fort ignorants en cosmographie, y plaçaient le jardin des Hespérides. Au moyen âge, on supposait que la terre était supportée par des tourbillons placés aux pôles, sur lesquels elle tournait ; mais, quand on vit les comètes se mouvoir librement dans les régions circumpolaires, il fallut renoncer à ce genre de support. Plus tard, il se rencontra un astronome français, Bailly, qui soutint que le peuple policé et perdu dont parle Platon, les Atlantes, vivait ici même. Enfin, de nos jours, on a prétendu qu'il existait aux pôles une immense ouverture, d'où se dégageait la lumière des aurores boréales, et par laquelle on pouvait pénétrer dans l'intérieur du globe ; puis, dans la sphère creuse, on imagina l'existence de deux planètes, Pluton et Proserpine, et un air lumineux par suite de la forte pression qu'il éprouvait.

— On a dit tout cela ? demanda Altamont.

— Et on l'a écrit, et très-sérieusement. Le capitaine Synness, un de nos compatriotes, proposa à Humphry Davy, Humboldt et Arago de tenter le voyage ! Mais ces savants refusèrent.

— Et ils firent bien.

— Je le crois. Quoi qu'il en soit, vous voyez, mes amis, que l'imagination s'est donné libre carrière à l'endroit du pôle, et qu'il faut tôt ou tard en revenir à la simple réalité.

— D'ailleurs, nous verrons bien, dit Johnson, qui n'abandonnait pas son idée.

— Alors, à demain les excursions, dit le docteur, en souriant de voir le vieux marin peu convaincu, et s'il y a une ouverture particulière pour aller au centre de la terre, nous irons ensemble !

CHAPITRE XXV. — LE MONT HATTERAS

Après cette conversation substantielle, chacun s'arrangeant de son mieux dans la grotte, y trouva bientôt le sommeil.

Chacun, sauf Hatteras. Pourquoi cet homme extraordinaire ne dormait-il pas ?

Le but de sa vie n'était-il pas atteint ? N'avait-il pas accompli les hardis projets qui lui tenaient au cœur ? Pourquoi le calme ne succédait-il pas à l'agitation dans cette âme ardente ? Ne devait-on pas croire que, ses projets accomplis, Hatteras retomberait dans une sorte d'abattement, et que ses nerfs détendus aspireraient au repos ? Après le succès, il semblait même naturel qu'il fût pris de ce sentiment de tristesse qui suit toujours les desirs satisfaits.

Mais non. Il se montrait plus surexcité. Ce n'était cependant pas la pensée du retour qui l'agitait ainsi. Voulait-il aller plus loin encore ? Son ambition de voyageur n'avait-elle donc aucune limite, et trouvait-il le monde trop petit, parce qu'il en avait fait le tour ?

Quoi qu'il en soit, il ne put dormir. Et cependant cette première nuit passée au pôle du monde fut pure et tranquille. L'île était absolument inhabitée. Pas un oiseau dans son atmosphère enflammée, pas un animal sur son sol de cendres, pas un poisson sous ses eaux bouillonnantes. Seulement au loin, les sours ronnements de la montagne à la tête de laquelle s'échevelaient des panaches de fumée incandescente.

Lorsque Bell, Johnson, Altamont et le docteur se réveillèrent, ils ne trouvèrent plus Hatteras auprès d'eux. Inquiets, ils quittèrent la grotte, et ils aperçurent le capitaine debout sur un roc. Son regard demeurait invariablement fixé sur le sommet du volcan. Il tenait à la main ses instruments ; il venait évidemment de faire le relevé exact de la montagne.

Le docteur alla vers lui et lui adressa plusieurs fois la parole avant de le tirer de sa contemplation. Enfin, le capitaine parut le comprendre.

— En route ! lui dit le docteur, qui l'examinait d'un œil attentif, en route ; allons faire le tour de notre île ; nous voilà prêts pour notre dernière excursion.

— La dernière, fit Hatteras avec cette intonation de la voix des gens qui rêvent tout haut ; oui, la dernière, en effet. Mais aussi, reprit-il avec une grande animation, la plus merveilleuse !

Il parlait ainsi, en passant ses deux mains sur son front pour en calmer les bouillonnements intérieurs.

En ce moment, Altamont, Johnson et Bell le rejoignirent ; Hatteras parut alors sortir de son état d'hallucination.

— Mes amis, dit-il d'une voix émue, merci pour votre courage, pour votre persévérance, merci pour vos efforts surhumains qui nous ont permis de mettre le pied sur cette terre !

— Capitaine, dit Johnson, nous n'avons fait qu'obéir, et c'est à vous seul qu'en revient l'honneur.

— Non ! non ! reprit Hatteras avec une violente effusion, à vous tous comme à moi ! à Altamont comme à nous tous ! comme au docteur lui-même ! Oh ! laissez mon cœur faire explosion entre vos mains ! Il ne peut plus contenir sa joie et sa reconnaissance !

Hatteras serrait dans ses mains celles des braves compagnons qui l'entouraient. Il allait, il venait, il n'était plus maître de lui.

— Nous n'avons fait que notre devoir d'Anglais, disait Bell.

— Notre devoir d'amis, répondait le docteur.

— Oui, reprit Hatteras, mais ce devoir, tous n'ont pas su le remplir. Quelques-uns ont succombé ! Pourtant, il faut leur pardonner, à ceux qui ont trahi comme à ceux qui se sont laissés entraîner à la trahison ! Pauvres gens ! je leur pardonne. Vous m'entendez, docteur ?

— Oui, répondit le docteur, que l'exaltation d'Hatteras inquiétait sérieusement.

— Aussi, reprit le capitaine, je ne veux pas que cette petite fortune qu'ils étaient venus chercher si loin, ils la perdent. Non, rien ne sera changé à mes dispositions, et ils seront riches... s'ils revoient jamais l'Angleterre !

Il eût été difficile de ne pas être ému de l'accent avec lequel Hatteras prononça ces paroles.

— Mais, capitaine, dit Johnson en essayant de plaisanter, on dirait que vous faites votre testament.

— Peut-être, répondit gravement Hatteras.

— Cependant, vous avez devant vous une belle et longue existence de gloire, reprit le vieux marin.

— Qui sait ? fit Hatteras.

Ces mots furent suivis d'un assez long silence. Le docteur n'osait interpréter le sens de ces dernières paroles.

Mais Hatteras se fit bientôt comprendre, car d'une voix précipitée, qu'il contenait à peine, il reprit :

— Mes amis, écoutez-moi. Nous avons fait beaucoup jusqu'ici, et cependant il reste beaucoup à faire.

Les compagnons du capitaine se regardèrent avec un profond étonnement.

— Oui, nous sommes à la terre du pôle, mais nous ne sommes pas au pôle même !

— Comment cela ? fit Altamont.

— Par exemple ! s'écria le docteur, qui craignait de deviner.

— Oui ! reprit Hatteras avec force, j'ai dit qu'un Anglais mettrait le pied sur le pôle du monde ; je l'ai dit, et un Anglais le fera.

— Quoi ?... répondit le docteur.

— Nous sommes encore à quarante-cinq secondes du point inconnu, reprit Hatteras avec une animation croissante, et là où il est, j'irai !

— Mais c'est le sommet de ce volcan ! dit le docteur.

— J'irai.

— C'est un cône inaccessible !

— J'irai.

— C'est un cratère béant, enflammé !

— J'irai !

L'énergique conviction avec laquelle Hatteras prononça ces derniers mots ne peut se rendre. Ses amis étaient stupéfaits ; ils regardaient avec terreur la montagne qui balançait dans l'air son panache de flammes.

Le docteur reprit alors la parole ; il insista, il pressa Hatteras de renoncer à son projet ; il dit tout ce que son cœur put imaginer, depuis l'humble prière jusqu'aux menaces amicales ; mais il n'obtint rien sur l'âme nerveuse du capitaine, pris d'une sorte de folie qu'on pourrait nommer « la folie polaire ».

Il n'y avait plus que les moyens violents pour arrêter cet insensé, qui courait à sa perte. Mais, prévoyant qu'ils amèneraient des désordres graves, le docteur ne voulut les employer qu'à la dernière extrémité.

Il espérait d'ailleurs que des impossibilités physiques, des obstacles infranchissables, arrêteraient Hatteras dans l'exécution de son projet.

— Puisqu'il en est ainsi, dit-il, nous vous suivrons.

— Oui, répondit le capitaine, jusqu'à mi-côte de la montagne ! Pas plus loin ! Ne faut-il pas que vous rapportiez en Angleterre le double du procès-verbal qui atteste notre découverte, si... ?

— Pourtant !...

— C'est décidé, répondit Hatteras d'un ton inébranlable, et puisque les prières de l'ami ne suffisent pas, le capitaine commande !

Le docteur ne voulut pas insister plus longtemps, et quelques instants après, la petite troupe, équipée pour une ascension difficile, et précédée de Duk, se mit en marche.

(A continuer)

UN CONTE DE FÉE POUR LES ENFANTS

— Tante Philomène, demanda la petite Emma, croyez-vous aux fées, de vraies fées, qui peuvent aller et venir comme l'éclair ?

— Je connais une petite fée aux yeux bleus, fit tante Philomène, qui peut aller et venir presque aussi vite que l'éclair.

— Oh ! dit Emma en faisant la moue, vous voulez parler de moi, mais c'est un vrai conte de fée que j'allais vous demander.

— Bien, chère, je vais t'en conter un, dit tante Philomène ; mais, auparavant, va appeler Laure et Clotilde pour qu'elles puissent l'entendre aussi.

La petite fille revint bientôt avec ses sœurs ; étant la plus jeune, elle sauta sur les genoux de sa tante.

— Il y avait une fois...

— Oh ! que c'est beau ! s'écria Emma ; de vrais contes de fées commencent toujours comme ça.

— Bien, il y avait une fois un voyageur qui traversait un grand bois. Il marchait

à pied, portant dans sa main un sac de voyage. Après avoir fait plusieurs lieues, il se sentit pressé de la faim. Regardant à sa montre, il constata que l'heure à laquelle il avait l'habitude de prendre son dîner était passée depuis longtemps. Mais au milieu des forêts, les hôtels sont rares ; à quelques pas, il aperçut une cabane à la porte de laquelle il alla frapper. Une femme, petite et avancée en âge, mais très-gentille, vint lui ouvrir.

— Oh ! je savais qu'elle était une vraie fée, s'écrièrent les enfants à la fois.

— Non, dit tante Philomène, elle n'était pas une fée ; mais prenez patience et je vais tout vous dire.

— Une gentille et petite femme vint donc lui ouvrir la porte, et le voyageur lui dit que si elle voulait lui préparer un dîner, il lui paierait en bel argent.

— La petite vieille répondit qu'elle était bien chagrine de n'avoir à lui offrir autre chose qu'un morceau de pain sec. Le voyageur la remercia en souriant et ajouta que si elle voulait seulement lui prêter sa marmite, il ferait de la soupe pour eux deux.

— La pauvre femme, tout en se demandant avec quoi il ferait de la soupe, apporta la marmite. L'ayant nettoyée et remplie d'eau, elle la mit sur le feu.

— Alors, le voyageur lui dit d'aller chercher une pierre, bien ronde et bien unie, environ de la grosseur d'une poire.

— Elle fut encore plus étonnée à cette demande, mais se rendit néanmoins au désir de l'étranger. Après avoir lavé la pierre, elle la donna au voyageur qui la jeta dans l'eau. Tirant ensuite une baguette de son sac, il commença à brasser en chantant une chanson magique qui finissait par ces mots :

Tournez-là à gauche, tournez-là à droite
Jusqu'à ce que la soupe soit faite.

— Il continua à brasser pendant quelques temps, durant lequel la petite femme, qui avait peur, se rapprochait de plus en plus de la porte. Enfin, la cabane se remplit d'une odeur agréable comme provenant d'une bonne soupe grasse. La pauvre vieille courut chez ses voisines, disant qu'il y avait un sorcier dans sa cabane qui avait fait de la soupe avec une pierre. Elle revint un moment après amenant quelques autres vieilles femmes, qui, regardant à travers les fentes de la cabane, aperçurent le voyageur qui mangeait tranquillement sa soupe. Il avait l'air si bon, qu'elles se hasardèrent à rentrer. Le voyageur leur donna à chacune une portion de sa soupe, qui surpassait en saveur toutes celles que ces pauvres gens avaient jamais mangées.

— Elles lui demandèrent alors comment faire de la soupe avec des pierres ; mais le voyageur rit beaucoup, disant qu'il avait seulement joué un tour à la petite vieille.

Amenant alors son sac de voyageur, il leur présenta des petites boulettes que l'on aurait dit être des boulettes de savon, et leur dit qu'elles n'avaient qu'à en jeter une dans une marmite remplie d'eau, et qu'elles obtiendraient de la bonne soupe. Ces boulettes, dit-il, sont composées de viande. Il ajouta que pendant que la vieille était allée chercher une pierre, il en avait jeté une dans la marmite, leur montrant en même temps la pierre qui y était restée. De la viande ainsi préparée s'appelle « soupe portative ».

— Je sais ce que signifie ce mot, dit Laure, l'aînée des trois enfants ; j'avais ce mot dans ma leçon de lecture, hier : portative, qui peut être portée.

— C'est cela, ma chère, dit tante Philomène. Je suis contente de voir que vous vous rappelez ce que vous avez appris.

— Mais, dit Clotilde, il n'y a rien de magique après tout ; mais cela n'empêche pas que l'histoire soit bien belle.

Et ainsi parlèrent tous les enfants, qui, après avoir remercié et embrassé leur tante, allèrent jouer et faire de la soupe avec des pierres ; et quand celle-ci alla, une heure après, les appeler pour le soupe, elle les entendit qui chantaient :

Tournez-là à gauche, tournez-là à droite
Jusqu'à ce que la soupe soit faite.

ce qui plut fort à tante Philomène d'avoir raconté l'histoire, puisqu'elle procurait tant de plaisir aux enfants.

Québec, novembre 1876.

A. G.